

bourg de Nesson près du château d'Escars, et là ils attendirent bravement le choc de l'armée royale.

Le sieur d'Albain, modéré et humain ainsi que nous l'avons dit, et répugnant à une effusion de sang inutile, fit sommer deux fois les Croquants de mettre bas les armes et de se disperser, leur promettant que s'ils obéissaient immédiatement, aucune poursuite postérieure ne serait exercée contre eux pour le fait de rébellion.

Les Croquants reçurent les parlementaires avec des rires et des moqueries, et refusèrent péremptoirement de se soumettre. Il fallait en finir.

Le sieur d'Albain, malgré cette obstination des rebelles, répugnait à en venir à un combat en règle avec eux. Il résolut de faire exécuter quelques charges de cavalerie contre ces hommes égarés, et de les disperser ainsi sans en arriver à la dernière extrémité.

Malheureusement, un événement funeste troupa les bonnes intentions du gouverneur, et donna aux choses un cours tout autre que celui qu'il désirait leur imprimer.

L'avant-garde de l'armée royale était commandée par le marquis de Cœuvre qui avait sous ses ordres immédiats le fils du général en chef d'Albain.

Le marquis avait choisi ce commandement, afin de satisfaire plus complètement sa vengeance.

L'avant-garde fut chargée de pousser une reconnaissance dans la direction du bourg de Nesson, où, disait-on, les Croquants se trouvaient en grand nombre et solidement retranchés.

Cette occasion était celle que le marquis de Cœuvre attendait depuis le commencement des hostilités ; il la saisit avec d'autant plus d'empressement qu'il savait de source certaine que Stéphane de Montbrun, poussé par sa générosité naturelle, et oubliant devant le péril qui les menaçait, l'ingratitude et les mauvais procédés des insurgés catholiques envers lui, s'était, la nuit précédente, avec une troupe d'élite jeté dans le bourg qu'il avait juré de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'avant-garde de l'armée royale, forte d'environ douze cents chevaux, et dont les chevaliers étaient pour la plupart gentils-hommes, se mit donc en marche pour exécuter la reconnaissance ordonnée :

M. d'Albain avait surtout recommandé à son fils, dont il redoutait le bouillant courage, et au marquis de Cœuvre, de se borner seulement à reconnaître les abords de la place sans engager leurs cavaliers.

Mais ceci ne faisait, bien que par des motifs différents, ni l'affaire du marquis, ni celle de son jeune lieutenant ; aussi résolurent-ils au contraire d'attaquer vigoureusement le bourg, et si cela était possible, de l'enlever d'un coup de main.

Vers neuf heures du matin, ils arrivèrent en vue de Nesson ; le bourg était fortifié et barricadé avec le plus grand soin ; les Croquants faisaient bonne garde.

Il ne fallait pas songer à une surprise.

Le marquis de Cœuvre fit sommer les insurgés de se rendre ; ils refusèrent et renvoyèrent le parlementaire avec des huées.

Un de leurs chefs parut alors sur le sommet d'une des plus hautes barricades, fit cesser leurs clameurs, puis, se tournant vers les cavaliers frémissants et immobiles à une courte distance, il ôta son feutre, s'inclina avec une politesse ironique, et d'une voix qui fut distinctement entendue de tous :

— Quand vous voudrez, messieurs les royaux ! dit-il.

Le marquis de Cœuvre bondit de colère sur son cheval. Dans le chef qui leur lançait ce sanglant sarcasme, il avait reconnu son ennemi mortel, Stéphane de Montbrun.

Mais ne voulant pas assumer sur lui seul la responsabilité d'une désobéissance aux ordres péremptaires du général en chef, le marquis se tourna vers son lieutenant.

— Que pensez-vous de cette insolence ? dit-il avec une apparence froideur,

Le jeune homme était pâle ; il mordillait sa moustache, et sa main tourmentait fiévreusement la poignée de son épée.

— Je pense, répondit-il d'une voix hachée par la colère, qu'une telle insulte ne peut et ne doit rester impunie.

— Vous savez quels sont les ordres de votre père ? reprit M. de Cœuvre avec insistance.

— C'est vrai, marquis, mais mon père n'avait pas prévu que pareille insulte serait faite aux troupes du roi par ces misérables ; d'ailleurs la victoire nous absoudra.

— Ainsi, votre avis est ?

— De charger cette canaille, mordieu ! s'écria vivement le jeune homme.

Les cavaliers applaudirent chaleureusement.

— Vous le voulez ? reprit encore le marquis.

Cette fois, les cavaliers ne laissèrent pas répondre le jeune lieutenant.

— Nous le voulons tous ! s'écrièrent-ils, en brandissant avec enthousiasme leurs armes au-dessus de leurs têtes.

— Je ne résisterai pas plus longtemps à votre généreuse demande, messieurs, dit le marquis, qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez.

Il dégaina alors son épée, fit ranger sa troupe, et ordonna aux trompettes de sonner.

— En avant ! cria-t-il, vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent les cavaliers en roulant à sa suite comme une avalanche.

Mais les Croquants étaient sur leurs gardes, et résolus à se défendre vigoureusement.

Stéphane de Montbrun, debout sur la barricade, avait suivi attentivement les mouvements des royaux.

Ses ordres avaient été donnés en conséquence.

La charge se précipita comme une tempête contre les retranchements.

Stéphane de Montbrun laissa les cavaliers s'avancer jusqu'à porté de pistolet, et baissant tout à coup son épée :

— Feu ! s'écria-t-il d'une voix stridente, feu !

Une effroyable décharge éclata comme un coup de tonnerre ; les cavaliers vinrent se heurter en désordre contre les retranchements, tourbillonnèrent sur eux-mêmes, et, tournant bride, repartirent à travers la campagne, poursuivis par les cris et les huées des Croquants.

— En avant ! en avant ! cria le marquis, ils sont à nous !

— M. d'Albain réussit à remettre l'ordre dans sa troupe.

— Chargez ! cria-t-il.

Une seconde décharge les accueillit, plus terrible que la première.

M. d'Albain chancela sur sa selle, laissa tomber son épée et roula à terre.

Une mousquetade lui avait fracassé le crâne.

Le marquis de Cœuvre avait le bras droit cassé et une balle dans la cuisse.

M. de Fargis et un autre gentilhomme le soutenaient à grand-peine sur son cheval.